

Jean O'Neil, *Je voudrais te parler de Jérémiah, d'Ozélina et de tous les autres...*, Montréal, H.M.H., « L'Arbre », 1967, 210 p.

Roch Carrier

Volume 4, numéro 2, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036325ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036325ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carrier, R. (1968). Compte rendu de [Jean O'Neil, *Je voudrais te parler de Jérémiah, d'Ozélina et de tous les autres...*, Montréal, H.M.H., « L'Arbre », 1967, 210 p.] *Études françaises*, 4(2), 238–240. <https://doi.org/10.7202/036325ar>

JEAN O'NEIL, *Je voudrais te parler de Jérémiah, d'Ozé-
lina et de tous les autres...*, Montréal, H.M.H.,
« L'Arbre », 1967, 210 p.

Voici un livre qui touche droit au cœur, par une magie autre que littéraire, cependant. C'est un roman, nous prévient l'auteur. Pourquoi n'a-t-il pas simplement accepté d'avoir écrit un récit autobiographique ? Ce livre ne se déploie pas dans un espace romanesque. En nul endroit, sauf dans les premières pages où il invente la saga de ses ancêtres irlandais, Jean O'Neil n'ordonne la réalité selon une exigence intérieure. Il est un témoin.

À trente ans, il entreprend d'écrire à son fils ce livre « pour te dire d'où je viens et quel bougre je fus avant que tu n'arrives » (p. 205). Il parle plus souvent des autres que de lui-même.

Nous apprenons son adolescente ferveur romantique qui le poussait à adorer la nature dont la beauté effaçait tous les problèmes métaphysiques ou religieux (sans doute aussi les problèmes sociaux). Croire de cette façon le fit passer pour une forte tête au collège. (Quand donc lira-t-on un écrivain québécois qui

fut une faible tête ?) Il fut mal compris dans son milieu. Heureusement, Rimbaud et Claudel étaient de son côté ! Vint l'heure de choisir une carrière. Rien ne l'intéressait. Tête forte, il se devait à son idéal. Il essaya de se faire moine, il ne réussit qu'à être journaliste. Il n'oublia ni son romantisme des champs, ni son idéal : il ne cessa de songer à un « brave new world » (p. 165). L'odyssée du narrateur se termine le jour où un homonyme, le gardien O'Neill, fut assassiné par les terroristes du F.L.Q. La mort de O'Neill ressuscite le jeune O'Neil qui fuit Montréal corrompue pour une pure campagne.

Je voudrais te parler... est un livre triste, qui recrée le mythe du paradis perdu. Comme beaucoup de livres québécois, il raconte un échec. Les ancêtres, les premiers immigrants venaient au pays pour bâtir une civilisation neuve, qui serait la vie corrigée, purifiée de ses fautes contre l'homme. Mais ils n'ont su, dit Jean O'Neil, que répéter les vieilles civilisations malades. Depuis cet échec, leurs descendants traînent une lourde tristesse, un profond malaise devant toutes les structures que s'est données notre société, et un tragique complexe d'impuissance : parlant de Rimbaud, Jean O'Neil écrit : « ta révolte m'aura appris à juger la mienne inutile avant même de la faire » (p. 40). Alors l'on retourne à la campagne, ce paradis terrestre avec électricité et douche.

Il est difficile d'être le fils de Jérémiah, d'Ozélina et des autres. Pour oublier notre tristesse, nous nous grisons. L'on s'enivre de poèmes, de bière (je vous mets au défi de trouver dans l'œuvre d'Hemingway un roman où l'on boive plus que chez O'Neil) ou d'idées. Jean O'Neil décrit les engagés qui se saoulent d'idées vagues, de citations des maîtres révolutionnaires, avec, au fond du cœur, la sécurité d'un bon salaire. Pourtant, les buveurs de bière et les buveurs d'idées se ressemblent. Ce voisin de bureau qui allait devenir un chef indépendantiste et que O'Neil nous montre gesticulant, souriant, s'emportant devant des confrères pour leur expliquer sa méthode d'action sur les foules, est aussi pitoyable, aussi ridicule que les amis de Jean O'Neil ivres sur leur bateau : même inconscience ! L'auteur n'accepte pas que l'on joue au hasard, par le pari du Québec libre, la vie des femmes et des enfants. Ces gens ivres sont détachés de la réalité, c'est le même désespoir qui les anime. Cependant, il arrive que cette grotesque inconscience devienne meurtrière. C'est pourquoi Jean O'Neil préfère l'ivresse du poème et de la bière.

Lorsqu'il sera adolescent et qu'il lira le livre, je ne crois pas que Nicolas sera fier de notre génération. Il éprouvera de la pitié et du dégoût. Il aura peut-être plus d'âme et il comprendra mal notre veulerie sous les mots éclatants dont quelques-uns

seront historiques. Le documentaire de Jean O'Neil révèle une vérité à qui a conservé assez de liberté pour regarder: le Québec est triste comme ce livre.

Que de nonchalance, que de paresse, que de temps perdu, que de narcissisme, quel esprit villageois, quelle pauvreté dans l'opulence! Il faut bien admettre que c'est notre mode de vie et que ni les poèmes de Miron, ni les paroles historiques ne l'ont transformé.

D'autre part, ces mots pourraient aussi décrire la langue de notre écrivain. Il a écrit son livre comme il cause à la taverne; c'est la langue quotidienne qu'il utilise: molle, inexacte; son vocabulaire est pauvre: le français fondamental, 300 mots, ce qu'il faut pour être journaliste. Jean O'Neil confond aussi les niveaux de langage: un mot vulgaire lui semble souvent un pur joyau littéraire.

Serions-nous condamnés à vivre au niveau de notre langage?

Malgré ces réserves immenses, ce livre me semble avoir la nécessité des bastonnades que les moralistes arabes conseillaient de donner aux femmes pour les garder belles! Lisez ces confessions d'un enfant du siècle, et si Jean O'Neil vous est un auteur tout à fait antipathique, sachez qu'il vous a blessé.

R. C.

Cette chronique a été signée par:

Roch CARRIER, Jean-Cléo GODIN, Jeanne GOLDIN, Gilles MARCOTTE,
Yvon MORIN, André RIGAULT.